

LA GROTTA DELLA VIPERA

«Pour qu'elle renaisse de ses cendres... et garde toujours dans l'avenir un parfum du passé».

Cette phrase est extraite d'une poésie d'amour en grec retrouvée sur les parois d'un monument funéraire appelé la «Grotta della vipera» en raison des serpents gravés sur son fronton. Ce tombeau, vestige important de l'époque romaine du 1er siècle après J.C., avait été érigé par un patricien romain inconsolable après la disparition prématurée de sa femme. En l'honneur de celle-ci les meilleurs poètes de l'époque avaient composé des vers grecs et latins. On retrouve la poésie traduite en italien à l'intérieur de la couverture de la «Rivista trimestriale di cultura» qui prit le nom du monument et dont le premier numéro parut à Cagliari il y a maintenant vingt ans exactement. Ce poème est ici dédié à la culture de la Sardaigne par un «groupe d'amis», comme aiment se définir les fondateurs qui en 1975, sous la conduite d'Antonio Cossu - lui-même écrivain - se réunirent dans l'intention de constituer une sorte de «laboratoire culturel» pour individualiser le patrimoine culturel de la Sardaigne en gardant «une fleur au parfum du passé».

Durant ses vingt ans d'existence, la «Grotta della vipera» a touché un vaste public, aussi bien en Sardaigne que dans la péninsule et à l'étranger, notamment en France.

La Revue traite essentiellement d'arguments littéraires en langue italienne : elle comprend une partie d'histoire et de critique littéraire et s'attache par ailleurs à faire connaître des créations inédites en langues italienne, sarde, catalane et basque. Une partie assez importante est également consacrée aux thèmes socio-anthropologiques et à des arguments d'intérêt artistique. Depuis sa création, la revue a réuni 328 collaborateurs pour un total de 2712 pages publiées. Durant ce long itinéraire les difficultés ont été aussi nombreuses que variées, mais la revue a su s'adapter aux changements intervenus en trois étapes :

- de 1975 à 1979 le thème central des sujets traités se fondait sur l'individualisation de la culture de la Sardaigne, culture aussi riche que variée marquée surtout profondément par la domination catalane. La revue s'est efforcée d'être un point de référence «désintéressé» pour tous les intellectuels auxquels elle a donné indistinctement la parole sans privilégier tel ou tel parti politique, permettant ainsi une mise au point nécessaire sur le patrimoine culturel de la Sardaigne.

- de 1980 à 1986 la réflexion s'est principalement fixée sur la langue qui a servi de catalyseur à la recherche de l'identité. Ces années furent particulièrement polémiques et des fractures intervinrent entre les intellectuels sardistes et marxistes dont une partie au moins considéraient la langue sarde, symbole d'une civilisation agro-pastorale et féodale, comme élément d'isolement et de retard. Finalement la revue décida de se ranger du côté des «lingue tagliate» et c'est durant cette période que les textes en langue sarde - des poèmes surtout - prirent plus d'importance.

- de 1987 à 1993, alors que la réappropriation des valeurs est admise à tous les niveaux de la société et que la voix de la «Grotta della vipera» n'est plus la seule à s'élever en faveur de la conscience identitaire, les animateurs de la revue dont la survie sera alors remise en question, décident que le moment est venu de se confronter avec l'extérieur, ce qui donne un nouveau dynamisme à leur action. L'impulsion est donnée par Giuseppe Marci dont le rôle mérite un approfondissement car la revue est entrée cette année dans sa quatrième phase après avoir opéré les changements nécessaires à sa survie. Dans l'avant-dernier numéro était annoncée son interruption, mais la volonté de poursuivre a été la plus forte. L'édition en est maintenant prise en charge par la CUEC (Cooperativa Universitaria Editrice Cagliari) et Giuseppe Marci, depuis de nombreuses années l'un des membres les plus actifs, en devient co-directeur. Giuseppe Marci enseigne la litté-



rature italienne à la Faculté des Lettres de Cagliari, et il est, avec Giovanni Pirodda, le promoteur d'une «variante» de la discipline qui comprend maintenant un cours de «Letteratura sarda» qui depuis 1984 rencontre un grand succès auprès des étudiants. Mais encore fallait-il d'abord définir et surtout faire admettre son existence dans le cadre de la littérature italienne. Pour cela Marci, après avoir publié un ouvrage, fruit de longues années d'études, intitulé «Narrativa Sarda del novecento», organise une journée de débats intitulée «Raccontare dalla Sardegna», débat relaté dans la «Grotta della vipera» et qui vit la participation de nombreux écrivains et critiques littéraires.

Selon Marci, la «letteratura sarda» comprend tous les écrivains originaires de l'île, reliés entre eux par ce qu'il appelle un «air de famille» qui leur donne incontestablement une coloration particulière. En effet leurs ouvrages sont consacrés à une seule «matière» et à un seul «objet» : la Sardaigne. De cette matrice historique, culturelle et psychologique commune dérive un besoin de parler de soi, de s'autodéfinir par une image dont l'aspect dominant est la «fissità», c'est-à-dire la fidélité à soi-même que l'on retrouve immuable à travers les siècles. Ces auteurs

s'adressent avant tout aux Sardes, et à ce propos, il peut être curieux de relever que les écrivains présents dans le débat ont tous été d'accord avec Marci, contrairement aux critiques qui ont contesté l'affirmation. Pour illustrer sa thèse, c'est-à-dire l'existence d'une littérature spécifique de la Sardaigne, Marci a reporté la phrase qui va suivre en préférant ne pas dévoiler d'abord le nom de l'auteur ni ceux à qui elle réfère :

«... quasi tutti hanno un'istintiva paura della vita, per cui si chiudono in sé, appartati, contenti del poco, purché dia loro sicurezza. Avvertono con diffidenza il contrasto tra il loro animo chiuso e la natura intorno aperta, chiara di sole, e più si chiudono in sé, perché di questo aperto diffidano, e che da ogni parte è il mare, che li isola, cioè che li taglia furori e li fa soli, e ognuno è e si fa isola da sé, e da sé si gode - ma appena, se l'ha - la sua poca gioia ; da sé, taciturno, senza cercare conforti, si soffre il suo dolore, spesso disperato. Ma ci sono quelli che evadono...».

L'auteur de cette citation rappelée par Sciascia dans son essai intitulé «Sicilia e sicità» est Pirandello, mais elle pourrait aussi bien s'adresser aux Sardes et... aux autres habitants d'une île méditerranéenne dont Marci ne parle pas car son sujet s'est limité jusqu'à présent à la littérature italienne. Les temps étant mûrs pour une confrontation avec l'extérieur, il est logique que soient privilégiées les cultures qui présentent des affinités évidentes que les vicissitudes de la «géographie» et de «l'histoire» ne peuvent effacer : il est évident que la même peur atavique de l'invasion par la mer a laissé une trace indélébile dans l'atmosphère culturelle des îles de la Méditerranée expliquant par là ce besoin névrotique, commun à toutes, et incompréhensible pour les habitants du «continent», de se définir en tant que peuple, cette exigence de parler de soi pour exorciser la peur de disparaître, cette «fissità» dont parle Marci et qu'on retrouve chez tous les écrivains nés dans une terre séparée du monde par une frontière «liquide» qui isole mais ne protège pas.

«Anno ventesimo si riprende» annonce A. Cossu dans sa préface du dernier numéro. L'expérience continue, sous l'impulsion de Giuseppe Marci qui après sa bataille pour faire reconnaître une «littérature sarde» juge le moment venu d'une confrontation avec l'extérieur, en privilégiant les univers physiques et culturels différents et distants, mais unis par une fragilité appelée à faire demain leur force littéraire.